

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1918-1919. — N° 67.

LA
PROPHYLAXIE ANTI-VÉNÉRIENNE
INDIVIDUELLE

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 50 Juin 1919

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

CHARLES BONTOUX

né à Châteaurenard (B.-du-R.), le 26 septembre 1878



LYON
IMPRIMERIE DU SALUT PUBLIC
74, Rue Molière, 74

1919

LA
PROPHYLAXIE ANTI-VÉNÉRIENNE
INDIVIDUELLE
AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1918-1919. — N° 67.

LA
PROPHYLAXIE ANTI-VÉNÉRIENNE
INDIVIDUELLE
AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 30 Juin 1919

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

CHARLES BONTOUX

né à Châteaurenard (B.-du-R.), le 26 septembre 1878



LYON
IMPRIMERIE DU SALUT PUBLIC
71, Rue Molière, 71

• 1919

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. HUGOUNENQ DOYEN.
LEPINE. ASSESSEUR.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. AUGAGNEUR, SOULIER, CAZENEUVE, LÉPINE, PIERRET,
BEAUVISAGE, LACASSAGNE, MORAT.

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. TEISSIER
Cliniques chirurgicales	ROQUE
Clinique obstétricale et Accouchements	BARD
Clinique ophtalmologique	TIXIER
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	BERARD
Clinique des maladies nerveuses et mentales	FABRE
Clinique des maladies des enfants	ROLLET
Clinique des maladies des femmes	NICOLAS
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie	LEPINE (J.)
Chimie biologique	WEILL
Chimie organique et Toxicologie	POLLOSSON (A.)
Matière médicale et Botanique	CLUZET
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	HUGOUNENQ
Anatomie	MOREL
Anatomie générale et Histologie	MOREAU
Physiologie	GUIART
Pathologie interne	TESTUT
Pathologie et Thérapeutiques générales	X...
Anatomie pathologique	DOYON
Médecine opératoire	COLLET
Médecine expérimentale et comparée	X...
Médecine légale	PAVIOT
Hygiène	POLLOSSON (M.)
Thérapeutique	X...
Pharmacologie	ETIENNE MARTIN
	COURMONT
	PIC
	FLORENCE

PROFESSEURS ADJOINTS

Maladies des oreilles, du nez et du larynx	MM. LANNOIS
Pathologie externe	VALLAS
Maladies des voies urinaires	ROCHET.

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Chimie minérale	MM. BARRAL,	agrégé
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN,	—
Chirurgie infantile	NOVE-JOSSERAND,	ag
Accouchements	COMMANDEUR,	—
Embryologie	LATARJET,	—
Anatomie topographique	PATEL,	—
Botanique	BRETIN,	—
Chirurgie expérimentale	VILLARD,	—
Clinique infantile	MOURIQUAND,	—
Déontologie et médecine professionnelle	X...,	—

AGRÉGÉS

MM.	MM.	MM.	MM.
BARRAL	BRETIN	ARLOING (F.)	CHEVENOT Lucien
COMMANDEUR	LERICHE	GUILLE MARD	PIÉRY
NEVEU-LEMAIRE	THEVENOT Léon	POLICARD	COTTE
LAROYENNE	TAVERNIER	GARIN	DURUOX
VORON	CADE	SAVY	BONNAMOUR,
NOGIER	MOURIQUAND	FROMENT	chargé des fonctions
LATARJET			SARVONAT, id.

M. BAYLE, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. NICOLAS. *Président*; MOURIQUAND, *Assesseur*;
MM. THEVENOT Lucien et PIÉRY, *Agrégés*.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR NICOLAS

qui a bien voulu accepter la Présidence de notre thèse, nous offrons l'expression de notre très respectueuse gratitude.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR COLLET

qui, durant tout le cours de nos études, nous a prodigué les marques de la plus bienveillante sympathie. Nous l'assurons de toute notre reconnaissance.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ SIRAUD

qui a guidé nos premiers pas dans nos études médicales, et auprès de qui nous avons toujours trouvé le plus cordial accueil. Nous le prions de bien vouloir trouver ici la très sincère expression de notre infinie gratitude.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE ET A MON FRÈRE

En témoignage de très vive reconnaissance et de profonde affection.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552308_0118

INTRODUCTION

« La médecine préservatrice est trop honorable au médecin pour qu'on le soupçonne de ne pas accueillir avec empressement les moyens qu'on lui présente d'entendre à ce sujet ses connaissances ; mais cette disposition ne serait en lui qu'une faiblesse, s'il adoptait légèrement tout ce que la crédulité, l'enthousiasme ou la cupidité proposent tous les jours. »

DE HORNE (54) (1).

La prophylaxie antivénérienne est à l'ordre du jour et le temps est loin où la Faculté, lançant l'anathème contre Guilbert de Préval, se demandait jusqu'à « quel point serait licite une invention dont l'unique objet serait d'ajouter à l'attrait naturel du vice celui de l'impunité » (85). Nos idées ont évolué ; nous ne nous demandons plus si la vérole est, comme le disait Ambroise Paré (84), « un fléau inventé par l'ire de Dieu pour le châtement de la paillardise ». Nous sommes obligés d'admettre simplement que la syphilis, « fléau aussi terrible que la tuberculose » (77), constitue une des premières maladies sociales qu'il importe de combattre. D'ailleurs, le fait de se préoccuper de ce fléau et d'indiquer les moyens d'essayer de l'éviter ne procède pas du tout du souci de s'évader de la

(1) Pour les chiffres entre parenthèses, se reporter à l'Index bibliographique.

morale. Le professeur Fournier (40 bis) dans une brochure éditée par la Société Française de prophylaxie sanitaire et morale, dit excellemment : « On a dit plaisamment : la crainte de la syphilis est le commencement de la sagesse ». Soit ! Mais on n'accède pas à la sagesse uniquement par la voie de la peur ; on y accède aussi par d'autres sentiments d'ordre plus élevé qui, sans nul doute, seront les vôtres, à savoir : les principes de morale et de religion que vous avez reçus de vos familles, le respect de soi-même, le respect de la femme et j'ajouterais encore, s'il n'était peut-être prématuré de demander cela à vos dix-huit ans, le respect dû par avance à celle qui sera votre compagne, aux enfants qui sont à naître de vous, au foyer domestique qui sera le vôtre ». Voilà, certes, des paroles qui font tomber le reproche fait au médecin de saper la morale, parce qu'il diminue les chances de contagion.

La constatation du fléau social que constitue la syphilis a nettement sollicité l'attention du corps médical. On a songé à combattre le mal et, l'exemple des Américains aidant, nous avons fait entrer dans le domaine des réalisations pratiques cette prophylaxie individuelle dont les premiers essais furent tentés en France.

A vrai dire, les syphiligraphes de tous les temps furent préoccupés par cette idée d'éviter à l'individu la contagion vénérienne ; mais tandis que les uns étaient dominés par l'arrière-pensée qu'une pareille découverte serait contraire aux bonnes mœurs et à la religion, les autres n'y voyaient qu'une occasion de transformer en or et en argent le mercure de leurs préparations. Néanmoins, les uns et les autres eurent quelquefois des idées ingénieuses ;

quelques-uns furent presque des précurseurs. C'est pour cela qu'il nous a semblé utile de grouper leur histoire. Nous avons eu recours aux principaux ouvrages de syphiligraphie, mais nous n'avons pas craint de consulter quelquefois les mémoires et pamphlets souvent précieux pour l'étude des mœurs. Nous espérons ainsi que cette étude pourra constituer une modeste contribution à l'histoire de la syphiligraphie à travers les âges.

Nous n'aurons en vue que la prophylaxie individuelle, autrement dit les procédés mécaniques ou chimiques que l'individu est susceptible de mettre en œuvre, avant ou après les rapports sexuels, pour éviter la contagion. Nous ne méconnaissons pas l'importance de la prophylaxie sociale, mais outre qu'elle n'est peut-être pas tout à fait de notre compétence, l'exposé des mesures qu'elle comporte nous entraînerait à des développements trop longs pour la simple thèse que nous avons voulu présenter.

Après avoir relaté l'histoire des différents préservatifs à travers les âges, nous consacrerons un chapitre aux expériences de Metchnikoff et aux premiers essais de prophylaxie anti-vénérienne dans l'armée. Un dernier chapitre traitera de la prophylaxie anti-vénérienne pendant la guerre. Si, en effet, la formule adoptée aujourd'hui n'est peut-être pas définitive, les résultats obtenus jusqu'ici sont suffisamment intéressants pour que ce qui a été fait au cours de la guerre, dans les armées françaises et alliées, mérite d'être rapporté.

CHAPITRE PREMIER

Les Préservatifs mécaniques

Si l'on en croit le Dr Klotz-Forest (61), qui cite un texte d'Antonius Liberalis, on aurait déjà utilisé, du temps de l'empire romain, des vessies animales pour recevoir le spermé pendant le coït, dans le but d'éviter la grossesse. Mais il faut venir jusqu'à Gabriel Fallopio (37), vers 1555, avant de trouver une véritable description d'un préservatif mécanique. Dans un chapitre de son ouvrage, consacré aux préservatifs, il parle d'un « lintoleum ad mensuram glandis preparatum » que l'on devait coiffer avant le coït et qui, préalablement trempé dans une décoction préparée avec des herbes astringentes ou réputées spécifiques, devait être conservé pour l'usage dans une bourse placée dans le gousset du haut de chausse.

P.-A. Agato, l'élève et l'éditeur de Fallopio, modifiant quelque peu le procédé, conseillait avant de lui mettre son bonnet de faire subir au gland découvert des fumigations de cinabre ; mais, pas plus que son maître, il n'eut l'idée, à une époque où l'industrie de la boyauderie était aussi avancée qu'aujourd'hui — comme l'a fait remarquer le Dr Le Pileur (64) — d'utiliser le cœcum du mouton.

Ranchin (92), de Montpellier, un siècle après, en 1641, employait encore le même procédé que Fallopio et déclarait qu'il n'était d'aucune efficacité.

Le livre de Turner (114) paru en 1717, marque la fin de cette période que l'on pourrait appeler celle de la préhistoire du préservatif mécanique. Pour la première fois, il y est question du nom que l'on emploiera par la suite pour désigner cet objet. L'auteur anglais parle pour les critiquer des moyens qu'on préconise avant ou après les rapports sexuels et, après s'être étendu assez longuement sans le décrire sur un topique à la mode parmi les débauchés, il parle du *condum*, sans donner sur l'instrument ni l'étymologie du mot aucun détail.

Ce n'est que dans les ouvrages postérieurs que l'on trouve quelques explications. Astruc (5), dont le traité parut dix-neuf ans après celui de Turner est le premier auteur dont le texte donne des précisions sur l'origine de la capote anglaise. Il parle des « grands débauchés qui, en Angleterre, se servent (1) depuis quelque temps de sacs faits d'une membrane très fine et sans couture, en forme de fourreau et qu'on appelle en anglais *condum* ». Cette phrase donne une description de l'objet et une date approximative de son emploi ; le « depuis quelque temps, dit le Dr Le Pileur, signifie le commencement du XVIII^e siècle ou les toutes dernières années du XVII^e. Quant à l'origine du mot *condum*, le texte d'Astruc est muet ; il ne permet que des suppositions et la meilleure est celle du Dr Le Pileur qui en fait, avec Hans Ferdy (38) l'accusatif du substantif *condus*, dérivé lui-même du verbe *condere*, qui signifie cacher, protéger. Le mot serait ensuite passé dans le langage courant, comme *quantum*, *consortium*, etc., etc... Quant aux autres vocables *condom*, *condon*,

(1) Traduction de M. le Pileur.

employés en même temps ou postérieurement, ils seraient le résultat d'une prononciation défectueuse, *condom* au lieu de *condoum*.

L'hypothèse du Dr Le Pileur est séduisante et la lecture des ouvrages de vénéréologie postérieurs à celui d'Astruc ne fait que la rendre plus vraisemblable. Bourru (55), de Horne (54), de Cézan (24), Lefébure de Saint-Ildefont (63 bis), Girtauner (43), Swediaur (166) se sont contentés de mal comprendre ou de reproduire plus ou moins exactement ce qu'ils avaient lu dans Turner, consacrant ainsi l'erreur. Et les médecins du XIX^e siècle, M. Cullerier (28), Merat (75), Langlebert (67), Nysten et Littré (81), Power W. Sidgwick (87), Duehren (32) qui parlent du Dr Condom, médecin anglais, sont allés puiser leur renseignements dans Swediaur, propageant ainsi l'erreur jusqu'à nos jours.

Donc, la question est aujourd'hui réglée, grâce aux recherches de Félix Brémont (17), Hans Ferdy (38) et Le Pileur. Tout le monde a parlé du Dr Condom et personne n'a pu en retrouver la trace. Le Dr Condom n'a jamais existé. Et il nous faut reporter notre reconnaissance sur l'ouvrier boyaudier qui le premier utilisa le cœcum du mouton comme préservatif et sur l'industriel ou le charlatan qui, par la suite, exploitèrent la découverte.

Le préservatif mécanique, né vraisemblablement au début du XVIII^e siècle, connu à cette époque, où les maladies galantes étaient fort à la mode, une fortune considérable. Et pourtant Astruc, de Horne, Bourru avaient souvent laissé à entendre que ces membranes n'étaient pas un préservatif infaillible. Dans ses *Mémoires* (23), Casanova raconte avoir trouvé chez des amantes de rencontre

appartenant à tous les mondes des « capotes d'assurances, de ces préservatifs que les Anglais ont inventés pour mettre le beau sexe à l'abri de tout danger ».

Le célèbre aventurier raconte avoir fait pour se distraire des expériences : traction, dilatation. En fait, c'était une véritable étude expérimentale avant celles de Brocksch (90) et Bonnet (13). Il ressort des *Mémoires* de Casanova que les prostituées isolées et les maisons closes possédaient des approvisionnements de préservatifs.

La Gourdan avait, pour cet article, des fournisseurs spéciaux. Elle en recommandait d'ailleurs l'usage à ses pensionnaires. Lors de l'inventaire de sa maison, lit-on dans *l'Espion Anglais* (34), on trouva chez elle « une multitude de redingotes appelées d'Angleterre, ces espèces de boucliers qu'on oppose aux traits empoisonnés de l'amour et qui n'émoussent que ceux du plaisir ».

La fin du XVIII^e siècle marque une période de décadence pour la redingote d'Angleterre (1). C'est l'époque où M^{me} de Staël est censée l'avoir qualifiée de cuirasse contre le plaisir (2). On a bien souvent répété cette phrase et on l'a attribuée à bien des personnes célèbres. Mais on n'a jamais pu dire où et quand elle fut prononcée. Il est fort probable, dit M. Le Pileur, que M^{me} de Staël avait lu *l'Espion Anglais*, qui fit la joie de tous les gens d'esprit à la fin du XVIII^e siècle et qu'elle emprunta sa phrase au chapitre de l'inventaire de La Gourdan.

(1) Ce terme apparaît pour la première fois dans le Manuel de De Cézan, 1774.

(2) Duehren attribue cette phrase à M^{me} de Sévigné. Il est vrai qu'il se base sur un texte de L. Taxil : La corruption fin de siècle 1894.

Au XIX^e siècle, le préservatif mécanique est diversement apprécié. Cullerier (28) le défend : « Si la capote est bien entière, ce sera un véritable préservatif ». Ricord (93) au contraire le condamne « comme n'offrant qu'une garantie illusoire : mauvais parapluie que la tempête peut crever ou déplacer et qui, dans tous les cas, garantissant assez mal de l'orage, n'empêche pas les pieds de se mouiller ».

Diday (34) lui trouve beaucoup d'avantages et avoue ne pas bien comprendre les objections que l'on fait à son emploi comme agent de préservation : « Il peut crever, dit-on, choisissez-le neuf, solide ; mettez-en deux, s'il le faut. C'est une cuirasse contre le plaisir ! Tant mieux, ma foi. Voilà une juste et sensible punition des libertins réduits à s'en servir ».

Lagneau (62) concède au préservatif mécanique une certaine efficacité : « On peut dire, conclut-il, que pour se mettre autant que possible à l'abri des maladies vénériennes, l'homme sain avant le rapport sexuel, peut faire usage d'un *condom* neuf, intact et résistant ».

Par contre, Langlebert (63) le condamne résolument : « A notre avis, dit-il, ce vêtement d'origine anglaise est loin de mériter la confiance qu'on lui accorde si généralement. Comme le condensateur électrique, il dissimule le danger bien plus qu'il n'en protège ». Et un peu plus loin, il ajoute : « Malgré l'éloquent plaidoyer que M. Diday fait en sa faveur, je condamne résolument l'emploi de ce moyen préservatif, plus propre à provoquer le dégoût qu'à inspirer le désir d'une fonction dont il détruit le principal attrait ».

Jeannel (38) le proscriit plutôt au nom de la morale, « parce que l'hygiène ne saurait recommander ce qui ne

saurait être avoué et que ces appareils sont contre nature, faisant obstacle au but de l'acte génital ».

Quant à Bertherand et Duchesne (10), ils s'en montrent très partisans ; ils estiment qu'au point de vue moral et hygiénique, l'usage des préservatifs ne saurait être trop propagé. Ils ajoutent qu'au point de vue financier et administratif, le Gouvernement doit protéger et encourager l'industrie de ces gaines de protection... qui diminuent d'une façon très notable le chiffre et la gravité des maladies vénériennes, soulageant d'autant les charges de l'Assistance publique.

Cette opinion de Bertherand et Duchesne concorde avec les expériences de Procksch (90) : « Parmi 48 condoms de différentes grandeurs que je me fis envoyer, sans les choisir, par des marchands en détail, pour nos expériences, je n'en trouvai pas un qui eût pu être qualifié de mal fait ou de peu sûr. La plupart des condoms pouvaient être dilatés au moyen d'une pompe à air comprimé jusqu'au quadruple du volume qu'ils avaient à l'état détendu, avant d'éclater avec fracas ; pas un condom n'éclata tant que je ne dépassais pas le triplé de son volume en le dilatant, chose que j'ai vérifiée par d'exactes mesures. Ce qui est remarquable dans ces expériences, c'est la circonstance que les condoms, quand la dilatation dépassait certaines mesures, se déchiraient juste à l'endroit où je les avais attachés avec une ficelle à la pompe à air comprimé. S'il m'eût été possible de les attacher d'une manière qui aurait permis de les gonfler entièrement, je serais arrivé certainement à des dilatations encore plus considérables. Des dilatations précipitées et inégales donnèrent le même résultat, grâce auquel Procksch donne

l'assurance que les condoms en caoutchouc se vendent dans un état intact, qu'ils ne peuvent se déchirer pendant le coït, quand bien même ils seraient adaptés et employés maladroitement, et qu'ils restent imperméables même au moment de leur dilatation maxima. Autrement dit, d'après Procksch, les condoms en caoutchouc seraient le plus sûr préservatif contre toutes les affections susceptibles d'être contractées pendant le coït ».

Le docteur G. Bonnet (13), dans une thèse soutenue il y a quinze ans devant la Faculté de Lyon, a rapporté le résultat de ses expériences, expériences analogues à celles de Procksch. Insufflant des condoms, il a constaté que la rupture ne se produisait pas une fois sur cent, que le condom en caoutchouc pouvait résister à l'insufflation jusqu'à atteindre avant sa rupture 40 à 50 centimètres de longueur et huit centimètres de diamètre et plus. Ces résultats sont les mêmes lorsque les condoms ont été trempés dans des liquides : une solution étendue d'acide sulfurique a été employée et la structure du préservatif n'a présenté aucune modification.

Ce sont ces résultats qui font dire au Dr Carle (21) que la vulcanisation du caoutchouc a fait de grands progrès depuis Ricord et que l'extensible membrane d'aujourd'hui n'a plus de rapport avec la toile d'araignée ou la cuirasse d'autrefois.

Avant de terminer ce chapitre, disons un mot de la fabrication du préservatif.

Vers 1877, époque à laquelle écrivaient Bertherand et Duchesne (19), il y avait deux qualités de préservatifs en baudruche : 1° une qualité supérieure pour laquelle on employait le cœcum du mouton lui-même ; 2° une qualité

inférieure pour laquelle on utilisait une partie d'intestin obturée d'un bout avec une autre partie d'intestin sans l'interposition d'aucun corps. Cette industrie occupait un total de 90 ouvriers et représentait un chiffre d'affaires de 240 à 260.000 francs par an, la grosse de cet article valant de 6 à 36 francs, suivant qualité.

Les préservatifs en caoutchouc étaient autrefois fournis uniquement par l'industriel anglais Macintosh. En 1872, deux autres usines s'ouvrirent à Manchester. Leur fabrication occupait un total de 25 à 30 ouvriers. Elle était, d'ailleurs, intermittente, ne se faisait qu'en hiver. Cette industrie représentait un chiffre d'affaires d'environ 75.000 francs, le prix de la grosse variant de 6 à 13 francs, suivant l'épaisseur de la feuille. L'exportation en utilisait les deux tiers. Les produits de qualité supérieure allaient en Russie, en Autriche ; ceux de qualité inférieure, en France, Italie, Espagne, Portugal.

Avant la guerre, les préservatifs mécaniques étaient chez nous un article presque uniquement d'importation. Les industriels français qui en avaient essayé la fabrication n'avaient pas obtenu de résultats bien encourageants. Le préservatif en caoutchouc nous était surtout fourni par l'Allemagne et l'Amérique. Aux Etats-Unis, l'entrée et la vente au détail en sont interdites depuis le 1^{er} janvier 1873, comme empêchant la repopulation, mais la fabrication et l'exportation sont permises. En France, la fabrication faillit d'ailleurs être interdite, à la suite d'une intervention de MM. Bérenger et de Lamarzelle.

Les préservatifs en baudruche nous venaient surtout d'Amérique et d'Espagne ; la quantité confectionnée en France était pour ainsi dire négligeable.

Nous en avons fini avec l'histoire du préservatif mécanique. Nous verrons plus loin, dans le chapitre de la prophylaxie antivénérienne depuis 1914 l'usage qui en a été fait pendant la guerre.

Si l'on nous demande une conclusion, nous ne pouvons mieux faire que de citer la phrase suivante de M. le Professeur J. Nicolas dans une circulaire que l'on retrouvera plus loin : « Prenez la précaution de vous munir d'une capote anglaise, » et les paroles suivantes extraites d'une conférence faite par le D^r Carle (22) devant de jeunes soldats : « On a dit tout le mal possible de cet instrument : qu'il empêchait le rapport, qu'il cassait toujours, etc., etc. Rien n'est plus faux. Les capotes actuelles en caoutchouc fin et très élastique s'adaptent à toutes les ardeurs et à toutes les tailles. De plus, elles sont jusqu'ici la meilleure assurance que nous ayons contre ces maladies. Avec une capote, vous avez presque 100 chances sur 100 de ne pas attraper la blennorrhagie et 80 pour 100 de ne pas attraper la vérole. Cela en vaut la peine, comme vous le voyez, et je ne saurais trop vous engager, quand vous faites votre paquetage, à en glisser quelques échantillons dans un coin. On ne sait pas ce qui peut arriver. Il est infiniment regrettable que ni les infirmeries régimentaires, ni les pharmacies d'ambulance, ni les réserves de matériel sanitaire ne soient abondamment fournies de ces petits caoutchoucs, comme cela est dans quelques armées étrangères. Je suis sûr que le pourcentage de la morbidité militaire en serait abaissé.— et cette simple précaution vaudrait mieux que toutes les conférences, même avec projections ! »

CHAPITRE II

Les Préservatifs chimiques

Sous ce titre, nous comprendrons tous les liquides ou onguents avec ou sans mercure qui ont été préconisés, avant la découverte de Metchnikoff, pour éviter l'infection vénérienne. Ils sont innombrables. Nous les rangeons en trois catégories :

- 1° Les préservatifs liquides sans mercure ;
- 2° Les onguents sans mercure ;
- 3° Les liquides et onguents à base de mercure.

1° Préservatifs liquides sans mercure.

Les lavages avec le vin chaud ou le vinaigre après le coït furent jadis préconisés par John Gadésden qui en recommandait l'usage aux personnes qui couchaient avec des lépreux ou leur donnaient des soins, par Massa (73) et de Malon (70) qui prétendaient avoir obtenu des résultats extraordinaires avec ce vieux remède, ce à quoi Girtauer (43) n'ajoutait d'ailleurs aucune foi.

Bayford (8) recommandait les lavages avec de l'eau additionnée d'acide citrique.

Antonius Musa Bressavolus et plus tard Boerhave étaient déjà partisans du simple lavage à l'eau ordinaire, ce qui était d'ailleurs plus propre que les lavages avec de l'urine recommandée par Fallopio (37) et Palmarius (83).

L'eau de chaux fraîchement préparée fut souvent préconisée. Girtauner la tenait pour un excellent préservatif et l'on verra plus loin l'usage qu'en fit Guilbert de Préal.

La dissolution de pierre infernale, en lavages et arrosages, fut pendant longtemps le plus renommé des préservatifs. Fordya (40), Waren (119), Mederer l'employaient et le recommandaient. En France, au temps de Hunter (55) qui d'ailleurs en était très partisan, on s'en servait communément sous le nom de *lotion antivénérienne* et à Londres, il se vendait en petit flacon comme un remède secret de charlatan au prix d'une demi-guinée.

La soude en dissolution fut aussi employée ; Eustache Rudius (99) plus simplement recommandait la lessive ordinaire.

Ettmüller (35) conseillait de se laver avant et après le coït suspect avec un mélange de six à huit gouttes d'huile de térébenthine pour un verre de bon vin.

Fallopio (37) vantait fort et recommandait comme infail-
lible une solution de bois de gaïac.

Enfin, les dissolutions d'alun, de vert de gris dans l'ammoniaque furent longtemps parmi les préservatifs les plus renommés en Angleterre. Toutes ces lotions d'ailleurs firent leur chemin ; il serait oiseux de s'en étonner. Le remède inutile a toujours rapporté à celui qui le fabrique. Prônées par des gens qui s'appelaient Pressavin (89), de Cézan (24), Hunter (55), ces lotions ne pouvaient être que d'un bon rapport et il nous faut aujourd'hui admirer la

sagacité d'un de Horne (54) qui affirmait qu'il n'y avait rien à attendre de leur emploi.

2° *Onguents sans mercure.*

La graisse simple fut presque seule utilisée. Girtauner (43) dit que ce moyen était très employé à Londres vers 1780 : ce fut même la mode, ajoute-t-il, chez les jeunes gens débauchés d'avoir constamment sur eux une petite boîte contenant un morceau de lard dont ils s'enduisaient le gland avant le coït.

D'après Cirillo (23), de pareils graissages furent aussi employés en Italie.

« Il est évident, fait remarquer Girtauner, que ces matières grasses et huileuses peuvent, lorsque le gland en sera recouvert, empêcher que le poison ne s'y dépose trop facilement. Aussi, fait-on observer que les personnes qui emploient un semblable remède, contractent rarement des chancres, alors qu'ils ne sont pas protégés contre la blennorrhagie. Ces matières grasses seront à l'ordinaire essuyées dans le coït et par conséquent ne donneront pas les résultats souhaitables. Un autre inconvénient est l'oubli que l'on a de ce graissage avant chaque coït, un semblable travail devenant fastidieux ». Girtauner ne manquait pas de bon sens.

3° *Liquides et onguents à base de mercure.*

Et la preuve en est qu'il ne voyait déjà de préservatif efficace de la syphilis que dans le mercure. D'autres

avaient déjà eu cette idée et avaient appliqué le mercure au gré de leur fantaisie.

Hunter, Harrison (49), conseillaient les lavages après le coït avec une solution de sublimé (1 à 2 grains par huit onces d'eau, soit 5 à 10 centigrammes pour 250 grammes).

De Pressavin (89) vantait fort les lavages avec la solution de mercure tartarisé ou eau végéto-mercurielle dont il était l'inventeur.

Assalini (4) dont le remède s'adressait également au venin de la vipère et à la salive du chien enragé, recommandait de prendre un peu de poudre de mercure, de le mélanger dans la main avec de la salive et d'en enduire le gland et le prépuce après le coït.

Un autre procédé d'application du mercure consistait dans l'application avant le coït de l'emplâtre de Vigo liquéfié à la chaleur. Fallopio (37) avait préconisé ce moyen et Pierre Desault (30) reprit l'idée en 1733. Partant de ce principe que le mercure, guérissant la vérole en tuant les infiniment petits qui ont pénétré dans l'économie, devait avoir la même action sur ces infiniments petits aussitôt qu'ils étaient entrés en contact avec un point quelconque du corps, ce médecin de Bordeaux conseillait l'emploi de l'onguent mercuriel en application sur l'endroit exposé immédiatement après le coït ou même quelques heures après. Cette onction devait dépasser le point suspect et être répétée plusieurs jours. Elle était à employer également pour la rage.

Falck (36), reprenant le procédé quarante ans plus tard, recommandait de se frictionner les aïnes avec cet onguent après le coït. Harrison (49) en conseillait l'emploi avant le coït. De même J. Waren (119) qui était allé jusqu'à éla-

blir le modèle d'un petit nécessaire que tout homme adonné au plaisir devait toujours porter sur lui et qui devait contenir : 1° une boîte de pommade mercurielle ; 2° une solution faible de potasse caustique ; 3° une seringue.

Eau fondante antivénérienne de Guilbert de Préal. — Dans la catégorie des remèdes mercuriels doit rentrer l'eau fondante antivénérienne de Guilbert de Préal. Le charlatan qui l'avait lancée était d'envergure et son nom est trop fameux pour que nous ne nous y arrêtions pas un peu plus longuement.

L'histoire de cet archi-charlatan telle qu'elle est racontée dans l'*Espion Anglais* (34) et les *Mémoires secrets* (74) ne manque pas de saveur. Préal avait commencé ses études à Caen et était venu à Paris où il s'était fait recevoir docteur en 1759 avec une thèse intitulée : « An sterilitatis causa mari vel femine, solidorum vel fluidorum vitio, tribuenda ». Sacré docteur-régent, il s'était installé dans la rue des Deux-Portes (aujourd'hui rue Dussoules). Il ne tarda pas à y devenir le médecin de toutes les filles de théâtre qui habitaient le quartier et surtout — ce qui ne devait pas peu contribuer à faire passer son nom à la postérité — le médecin attitré de M^{me} Gourdan, dite la Petite Comtesse qui, avec Justine Paris, venait d'installer sa célèbre maison rue des Deux-Portes.

Après s'être occupé pendant vingt ans du traitement du mal syphilitique, il eut l'idée d'un remède infailible contre cette maladie ; remède avec lequel il prétendait par la suite avoir guéri plus de 8.000 personnes. Ce remède avait du reste, au dire de son inventeur, la propriété de guérir également toutes les autres « cachexies et maladies de la

peau ». La réputation s'en était même répandue, d'après l'*Espion Anglais*, jusqu'aux Indes et en Amérique. Enfin, il servait même comme la tuberculine par rapport à la tuberculose pour diagnostiquer la syphilis (1), ce à quoi l'employait volontiers M^{me} Gourdan. L'annonce de ce remède fit une immense sensation et « exalta les têtes des jeunes débauchés » (85). On fit venir M. de Préal, on le combla de flatteries, mais on exigea qu'il fit l'expérience requise lui-même en présence de témoins, afin de prouver l'efficacité du remède trouvé par lui.

L'expérience eut lieu en 1771, dans la maison de M. de Saint-Laurent, « en présence de M. le duc de Chartres et

(1) Dans une feuille imprimée ayant pour titre : *Propriétés générales de l'eau fondante antivénérienne de M. Guilbert de Préal, docteur-régent et professeur en matières médicales de la Faculté de Paris, conseiller, médecin consultant et correspondant de S. M. le roi de Danemark* », de Préal donnait la manière de se servir de cette eau pour se préserver :

« Quiconque voudra se servir de cette eau prenne un gobelet ou un autre vase fait non d'aucun métal, mais de terre ou de verre, qu'il y plonge la partie qu'il voudra rendre invulnérable au virus vénérien, qu'il l'en abreuve avec soin et à plusieurs reprises lorsqu'il se sera exposé au commerce d'une femme suspecte ou même décidément gâtée. Quant aux femmes, qu'elles s'en fassent des injections fréquentes et profondes. »

Et plus loin, le charlatan ajoutait : « Le remède est tellement antipathique du mal, qu'il l'indique : il change de couleur, il se trouble ; de limpide qu'il est, il devient épais, bleuâtre, laiteux à la seule approche du virus, et il est nuancé en proportion de ses degrés ; c'est un fanal pour le voyageur dans la nuit obscure, qui lui montre le danger ; il en est préservé s'il n'a pas perdu la raison. »

Le produit qui devait coûter quelques sols, se vendait un louis au domicile de Guilbert de Préal. Girtauner constatait qu'il était encore d'un usage courant en 1789.

L'abbé Tessier, docteur régent, aidé par Bucquet, professeur de chimie aux écoles, et Delaplanche, alors bachelier, en fit l'analyse et la synthèse et conclut que l'eau fondante n'était que de l'eau de chaux, chargée d'un peu de sel marin et d'une très petite quantité de mercure avec un principe odorant.

de M. le prince de Condé. Guilbert de Préval se fit présenter une fille publique la plus hideusement affectée du mal immonde et, s'étant, comme un ancien gladiateur, oint de son huile miraculeuse, il s'est livré à plusieurs reprises aux actes que la passion peut inspirer. Il sortit sain et sauf de ce combat valeureux et a prétendu depuis n'avoir éprouvé aucune suite funeste. M. le lieutenant de police qui regarde cette découverte comme très utile à son administration, a ordonné aussi des essais qui ont réussi.

Le mois suivant, de Préval réitéra cette expérience devant le chirurgien de M. le comte de la Marche. Ce médecin lui avait fait choisir une fille profondément atteinte du mal vénérien. Guilbert de Préval se soumit pendant neuf jours à la visite du chirurgien en question, qui ne constata aucun mal et fit son rapport (1).

Le duc des Deux-Ponts fit également faire des expériences analogues. Préval fut alors engagé par le Conseil municipal de Paris à entreprendre le traitement des syphilitiques à Bicêtre avec son remède. On lui désigna dans ce but quatre femmes et six hommes.

Mais la Faculté de Médecine ayant appris tout cela et inquiète de ces expériences tint, le 8^e août 1772, une séance mémorable dans laquelle Guilbert de Préval fut rayé de la liste de ses membres avec 154 voix contre 6. Il intenta alors un procès à la Faculté et porta plainte devant

(1) Ceux qui, séduits par ce résultat, essayèrent du spécifique de Guilbert de Préval eurent moins à s'en louer. « Le fils du duc de Duras, lit-on dans les *Mémoires Secrets*, après s'être oint de ce baume antivénérien, crut pouvoir se livrer à tout ce que la débauche peut inspirer, mais il fut amèrement puni et le secours aux remèdes curatifs contre cette maladie se fit bientôt sentir. »

le Parlement contre cette dernière. Le jugement fut annulé en 1776, mais confirmé à nouveau le 13 août 1777, la Faculté ayant refusé de reconnaître le premier jugement du Parlement. Préval fut en outre condamné à une amende de 3.000 francs (1).

Poudre de toilette de Luna Calderon. — Comme le fait remarquer le D^r Le Pileur, la période révolutionnaire et les guerres de l'Empire ne laissèrent pas aux vénérologues beaucoup de temps pour s'occuper des blessures de Vénus. Aussi la littérature médicale est-elle à peu près muette sur le sujet qui nous occupe, pendant la grande épopée. Cependant, au cours de l'année 1811, un médecin portugais du nom de Luna Calderon se présentait devant la Société du Cercle médical, s'annonçant comme « possesseur du moyen de neutraliser cette maladie terrible, la honte et l'effroi de l'humanité, la syphilis, et demandant des commissaires pour faire connaître la réalité de sa découverte ».

On ne trouva personne qui, même à prix d'or, voulut consentir à servir de sujet d'expérience. On songea à commuer la peine d'un criminel qui subirait tous les essais auxquels l'inventeur voudrait le soumettre, mais ce moyen fut rejeté et Luna Calderon se décida à faire les expériences sur lui-même devant une commission composée de MM. Capuron, de Mangeon, Gardien, d'Olivera, Michel et François Cullerier, Bertin et Leblanc. Les premières

(1) Nous n'avons donné dans notre Bibliographie que quelques références sur Guilbert de Préval. La bibliographie complète de ce charlatan comporterait plus de 200 références. On trouvera les principales dans le livre de Paul Delaunay.

expériences eurent lieu le 7 novembre 1812 et la onzième et dernière le 3 juin 1813.

« Les inoculations se firent sur une lancette chargée extemporanément de pus pris sur des chancres que présentaient des malades venus ce jour-là à la consultation de l'hôpital. Elles consistaient en râtlage sanglant ou non sanglant d'un point latéral du prépuce, ou en incisions uniques, doubles ou triples (scarifications). Dans une de ces expériences, une scarification faite par une lancette propre fut prise comme scarification témoin des inoculations parallèles faites avec l'instrument trempé dans le pus chancreux.

« Les résultats furent les suivants :

« 1° Chaque fois que le préservatif fut appliqué immédiatement après l'inoculation, aucune manifestation ne se produisit, et le cinquième ou septième jour les lésions faites sur la peau du prépuce étaient parfaitement cicatrisées. Dans l'expérience où une scarification non inoculée avait été faite comme témoin, celle-ci recouverte du préservatif en même temps que les autres se cicatrisa aussi rapidement ;

« 2° Trois fois la petite plaie d'inoculation soit unique, soit témoin d'une plaie ou d'une érosion inoculée parallèle, fut laissée à elle-même, trois fois la première plaie présenta un chancre, vers le troisième ou le cinquième jour, qui dans une expérience se compliqua de l'apparition de trois autres petits chancres, tandis que les érosions témoins, mais préservées, étaient cicatrisées.

« 3° Les chancres inoculés furent, après constatation, traités par le préservatif et guérèrent en 26 ou 30 jours.

L'un d'eux s'accompagna d'un bubon qui ne suppura pas ».

La Commission se montra favorable à cette poudre de toilette dont Calderon ne donnait pas la formule, mais qui était vraisemblablement une poudre uniquement caustique. En 1838, Ricord, alors que l'unicisme régnait en maître, faisait encore l'éloge de cette méthode. Aujourd'hui, dit le D^r Le Pileur (64), il nous est permis de penser que dans ces expériences, toutes les inoculations qui eurent un résultat positif furent faites avec du pus de chancres mous, puisque l'incubation ne dépassa pas 3 ou 5 jours ; qu'il en fut probablement de même des inoculations préservées par la poudre, sans quoi la durée des expériences (7 mois) aurait été plus que suffisante pour permettre à la syphilis de se développer ; qu'enfin en admettant que, dans l'une d'elles, on ait inoculé de la sérosité de chancre infectant ou de plaques muqueuses, on peut facilement admettre qu'un nettoyage énergique fait immédiatement après l'inoculation, au moyen d'un savon caustique, aura suffi à neutraliser la sérosité d'un chancre infectant au moment même où elle venait d'être déposée sur le derme ».

A peu près à la même époque, on vendait au Palais Royal un savon préservatif de la syphilis (11), qui valut à son propriétaire de nombreux démêlés avec le ministre de la police générale. Les documents sont muets sur sa composition et l'accueil que lui fit le public. C'est d'ailleurs avec un autre savon mercuriel que l'on essaya de lancer vers 1850, le dernier échantillon des préservatifs chimiques que l'on trouve dans la littérature vénéréologique avant les expériences de Metchnikoff.

CHAPITRE III

Les expériences de Metchnikoff. — Les premiers essais de prophylaxie antivénérienne dans l'armée.

C'est le 8 mai 1906 que Metchnikoff (76) exposa devant l'Académie de Médecine les résultats des recherches qu'il avait faites avec M. Roux sur l'atténuation de la syphilis. Si les tentatives pour obtenir un sérum antisiphilitique étaient restées incertaines, par contre l'emploi préventif des frictions mercurielles lui avait donné les résultats les plus encourageants. Douze singes avaient été inoculés, soit aux parties génitales, soit aux arcades sourcilières et frictionnés d'une heure à dix-huit heures après l'inoculation avec des pommades au calomel, au précipité blanc et au salicylarsénite de mercure. Le résultat fut toujours le même : le virus syphilitique restait sans action. Et cependant les virus employés pour ces expériences étaient bien virulents, puisqu'ils provoquaient chez les singes témoins, non soumis au traitement, l'accident primaire typique. Plusieurs des singes ayant résisté grâce à l'emploi des pommades mercurielles, furent de nouveau inoculés dans la suite avec du virus syphilitique. Ils manifestèrent plus tard l'accident primaire typique, ce qui prouvait bien, disait Metchnikoff, qu'ils ne possédaient point l'immunité naturelle vis-à-vis de la syphilis.

L'effet préventif parut assez régulier pour autoriser l'expérience chez l'homme. Un étudiant, descendant du grand chirurgien Maisonneuve, voulut essayer sur lui-même l'effet abortif de la pommade au calomel sur l'inoculation syphilitique. Avec le concours des D^{rs} Queyrat, Sabouraud, Salmon, trois inoculations de virus provenant de chancres indurés sur deux sujets différents furent faites à la verge. Une heure après les petites plaies furent frictionnées avec une pommade à 10 grammes de calomel pour 30 grammes de lanoline. Après plus de trois mois, ce courageux étudiant n'avait pas présenté la plus petite érosion syphilitique. « Il faut donc, disait Metchnikoff, en conclure que malgré une inoculation si incomparablement plus abondante que celle qui se fait dans les conditions naturelles, notre jeune patient est resté complètement indemne de la syphilis. Cette immunité ne peut être attribuée à l'innocuité des virus employés, car, dix-sept jours après le début de l'expérience, les deux macaques témoins, non traités avec la pommade ont présenté le long de l'arcade droite des lésions tout à fait semblables à celles de tant d'autres macaques syphilitiques de nos expériences. Mais tandis que chez l'un des deux témoins, l'accident primitif a guéri dans l'espace de trois semaines, chez l'autre, il s'est fortement développé et il est encore visible, plus de deux mois et demi après son apparition ».

De l'ensemble de ces faits observés chez l'homme et chez le singe, Metchnikoff concluait que la pommade à base de calomel pouvait être utilisée dans la prophylaxie de la syphilis.

La communication de Metchnikoff provoqua un grand émoi dans la presse politique. Après une succession d'ar-

tibles dans tous nos grands quotidiens, la question fut portée devant la Faculté par la thèse de M. Maisonneuve (69). Le courage et le dévouement du nouveau docteur reçurent des éloges unanimes. Mais le jury n'admit pas sans contrôle le procédé prophylactique exposé dans ce travail.

Il en naquit une polémique et l'opinion du Prof^r Gaucher fut opposée à celle de Metchnikoff. Gaucher pensait qu'après une seule expérience sur l'homme, il est un peu hâtif de conclure à l'infailibilité d'un procédé prophylactique. Il trouvait que ce n'était pas faire bonne besogne en matière d'hygiène sociale, que de proclamer *urbi et orbi* qu'on peut aussi simplement se préserver contre la syphilis ; qu'on risquait en diminuant ainsi la crainte salutaire de la vérole, d'augmenter par une fausse sécurité le nombre de ses victimes.

Le corps médical approuva en grande partie les réserves de Gaucher ; on rappela au D^r Maisonneuve qu'il avait eu des précurseurs qui s'appelaient Guilbert de Préval et Luna Calderon. De méchantes commères affirmèrent que le jeune médecin avait quand même la syphilis et d'autres firent des réflexions et é mirent des suppositions qui ne paraissaient pas accorder toute confiance à la conduite des expériences. Gaucher, Dupuy (33) et d'autres publièrent des cas où ces frictions n'avaient eu aucun résultat préventif.

Et quand M. Henri Chéron, alors sous-secrétaire d'Etat au Ministère de la Guerre, dans une circulaire (1) (Instruc-

(1) Voici, d'après M. Gastou le résumé de cette circulaire : La blennorrhagie et la syphilis peuvent être évitées par des soins faciles appliqués dans les premières heures,

tion du 23 septembre 1907, B. O. R., n° 38) ordonna dans l'armée de terre et de mer, l'application de la méthode Metchnikoff, il trouva un certain succès auprès des revuistes de fin d'année.

Cette circulaire fut vivement discutée. Accueillie avec indifférence par ceux qui devaient veiller à son application, mal jugée par l'opinion publique peu habituée et rebelle à l'idée qu'il fût possible de parler des maladies vénériennes ou honteuses et de tenter de les empêcher, elle tomba en désuétude du fait que rien n'obligeait les militaires à subir le traitement préventif.

Dans certaines armées étrangères, à l'inverse de ce qui se passa chez nous, cette circulaire fut mise en application. Il y fut ajouté, pour la rendre plus opérante, aux moyens d'ordre médical indiqués par la circulaire Chéron, des moyens d'ordre éducatif et moral (conférences, affichages, brochures de propagande sur les fléaux sociaux : alcoolisme, tuberculose et maladies vénériennes) ; des moyens d'ordre administratif (surveillance et contrôle des vénériens, établissement de fiches suivant l'homme dans ses déplacements) ; des moyens d'ordre coercitif (obligation d'aller à l'infirmerie, consignes, privation d'une partie

Il faut écarter les préjugés. La santé publique, la préservation de l'espèce, la paix des familles méritent qu'aucune précaution ne soit négligée contre les contaminations vénériennes.

La moralité individuelle n'a jamais rien gagné à l'ignorance et à la dissimulation. Il faut instruire les hommes des conséquences des maladies et des moyens de les éviter : 1° par des conférences sur les maladies vénériennes, en indiquant les moyens prophylactiques et leurs effets ; par l'installation dans les infirmeries d'un local avec moyens prophylactiques (pommade au calomel, permanganate de potasse) ; par l'indication de la technique du traitement préventif, par l'établissement de statistiques comparatives.

de la solde). Nous retrouverons ces faits au chapitre suivant.

Chez nous, il a fallu la guerre pour nous décider, suivant l'expression de M. Sabouraud (100) à abandonner « l'ancienne formule de prophylaxie, la prophylaxie après coup ».

CHAPITRE IV

La prophylaxie antivénérienne pendant la guerre. — Les stations de prophylaxie permanentes dans l'armée américaine et dans l'armée française. — Les stations de prophylaxie permanente en milieu civil. — La prophylaxie privée des maladies vénériennes.

Ce n'est pas au début de la guerre, mais en août 1918, que l'on s'est décidé, en France, à revenir à une méthode dont la circulaire Chéron avait été le point de départ. Il fallut surtout l'exemple des Américains. Comme c'est d'après les stations de prophylaxie américaine qu'ont été créées les nôtres, nous décrirons donc d'abord l'organisation, le fonctionnement et l'utilisation d'une station américaine.

I. *Les stations de prophylaxie permanente dans l'armée américaine.* — Ce qui en a fait le succès, dit M. Gastou (42), en dehors de la différence de mentalité et d'éducation de l'Américain et du Français, ce sont : a) l'éducation préalable du soldat, faite sur les maladies vénériennes par tous les moyens de vulgarisation : conférences, causeries, brochures, instructions et ordres généraux du commandement ; b) la discipline rigoureuse qui veille à l'application sévère des prescriptions prophylactiques, en particulier les visites sanitaires ; c) l'obligation imposée de l'emploi de la station ; d) la sanction qui suit

l'apparition d'une infection vénérienne, s'il n'y a pas eu passage à la station, le passage étant démontré par l'établissement d'une fiche individuelle indiquant l'heure du contact et l'heure d'application du traitement préventif.

L'ordre général du G. Q. G. des forces américaines, en date du 2 juillet 1917, résume l'ensemble des prescriptions prophylactiques :

« C'est une nécessité vitale que chaque membre du corps expéditionnaire américain se maintienne dans les meilleures conditions physiques. Un soldat qui contracte la syphilis, non seulement souffre constamment, mais se rend inutile comme soldat et encombrant pour l'armée. Il manque à son devoir vis-à-vis de son pays et de ses camarades.

« Les terribles effets des maladies vénériennes et les moyens de les éviter seront expliqués aux hommes par chaque médecin de corps de troupe aussitôt leur arrivée en France et ensuite aussi fréquemment que cela sera nécessaire.

« Tous les soldats devront être présents à l'examen bi-mensuel des médecins.

« Les avis des médecins seront suppléés par ceux que donnent aux hommes leurs relations les plus proches, capables d'exercer sur eux la plus grande influence personnelle.

« Pour réduire au minimum le mal vénérien, des stations prophylactiques seront établies dans des endroits appropriés désignés par les officiers et les médecins.

« Tous les membres du corps expéditionnaire américain sont tenus à se présenter, pour être traités, dans une des

stations prophylactiques, dans les trois heures qui suivent l'exposition à l'infection vénérienne.

« Tous les officiers sont invités à user de tous les moyens possibles propres à protéger leurs hommes contre le mal vénérien.

« Les autorités ayant pourvu à tous les moyens capables de protéger les hommes, celui qui contracte une maladie vénérienne sera, en vertu de l'article 76 de la Guerre, traduit en cour martiale, pour avoir contracté une maladie vénérienne par négligence, se rendant de la sorte incapable de remplir son devoir militaire contre l'ennemi et sera sévèrement puni. En raison du caractère ardu des services demandés aux soldats en France, la suppression de la solde est la meilleure punition plutôt que l'emprisonnement.

« Copie de cet ordre sera affichée dans les bureaux de toutes les compagnies et de chaque détachement. Les officiers veilleront à ce que chaque homme en prenne connaissance.

« P. O. du général en chef PERSHING :

« Le lieutenant-colonel général James HARBORD ».

Installation des stations de prophylaxie. — Les stations de prophylaxie sont installées partout où se trouvent des soldats américains ; leur nombre varie avec l'effectif des troupes et leurs emplacements ou cantonnements. Elles sont situées à proximité de ceux-ci ou des quartiers que fréquentent les hommes. Leur accès en est le plus possible facilité sans éveiller l'attention. Le commandement a pensé qu'il y avait lieu d'en installer, même sous une forme et avec des dénominations discrètes dans les éta-

blissements où les militaires viennent prendre leur repos et en particulier dans les organisations analogues aux Foyers du soldat faites par les Y. M. C. A.

Chaque installation comporte :

— Une chambre de traitement munie de moyens d'éclairage, de chauffage pour stériliser l'eau et les instruments et obtenir de l'eau chaude, avec des conduites d'eau et des moyens de vidange, qui pourront être remplacées par des seaux ou récipients appropriés ;

— Une chambre de garde aussi près que possible du local de traitement et où doit se tenir en permanence un infirmier spécialement affecté à la station ;

— Un mobilier composé de deux ou trois tables, de deux chaises et d'étagères. Aux murs sont affichés les ordres et les consignes ;

— Un matériel et des médicaments appropriés placés dans une cantine que le médecin n'a qu'à demander dès son arrivée au cantonnement.

Voici le contenu de la cantine :

Bassins ou cuvettes pour les lavages, 4 à 6.

Verre gradué de 120 cc³ pour les solutions.

Tablettes de sublimé de 0,50 pour la désinfection.

Une mesure de 2 cc. pour doser le protargol.

De la pommade au calomel à 30 pour 100.

Des compresses stérilisées.

Des flacons à large embouchure pour la solution : protargol à 2 pour 100.

Du savon.

Des serviettes.

Des spatules pour donner la pommade.

Des seringues : une douzaine. Elles sont formées d'un tube de verre analogue à la canule de Janet et munie d'une poire en caoutchouc qui est enlevée après usage de la canule ; elles sont portées à l'ébullition et conservées dans une solution de sublimé à 1/1000°.

La surveillance de la station, la confection des solutions, l'application du traitement prophylactique, l'établissement des fiches, la propreté et le maintien de l'ordre à tous les points de vue, tout cela est l'affaire de l'infirmier spécialement dressé et affecté à cet emploi. Il est de service pendant 24 heures et ne doit pas s'absenter pendant cette période. Comme on le voit, le rôle de l'infirmier est capital ; c'est lui qui assure le bon fonctionnement de la station prophylactique. Aussi a-t-il été établi une consigne très sévère, qu'il doit appliquer à la lettre et que nous reproduisons d'après M. Gastou (42) :

« 1° Il a été constaté récemment plusieurs cas de maladies vénériennes qui se sont développées après la prophylaxie prise dans les trois heures. Ceci semblerait démontrer qu'il y a quelque chose d'erroné dans la façon d'appliquer le traitement ;

« 2° Les préposés aux stations prophylactiques devront se rappeler que leur travail est un des plus importants qui puissent incomber. De la façon dont vous faites le travail dépend la sécurité de tous les hommes qui viennent à vous ;

« 3° Vous devez toujours suivre la méthode définie pour appliquer la prophylaxie. Votre méthode sera de :

« a) Remplir la fiche prophylactique, afin d'être sûr, et de vous rappeler si l'homme a passé la nuit avec une femme ;

« b) Faire uriner l'homme ;

« c) Faire laver à l'homme son pénis au savon et à l'eau chaude qui doivent être toujours prêts, et non pas avec une solution de bichlorure de mercure. Etre sûr qu'il repousse la peau du pénis et qu'il lave bien tout autour de la tête de son pénis.

« d) Ensuite injecter une pleine seringue de la solution de protargol à 2 pour 100.

« Vous devez toujours faire cette injection vous-même. L'injection doit être conservée cinq minutes montre en main.

« Après chaque lavage, les seringues seront bouillies. La solution de protargol doit être conservée en flacon bouché, sauf au moment de l'emploi. Elle devra être fraîchement préparée, au moins deux fois par semaine ;

« e) En dernier lieu, donner à l'homme un gros morceau de pommade au calomel pour qu'il se frictionne bien tout le pénis, particulièrement sous le prépuce et au niveau et autour de la tête, sur son scrotum et sur son abdomen.

« Il doit frictionner pendant cinq minutes, montre en main ;

« f) Puis envelopper le pénis de l'homme dans un morceau de papier hygiénique et dites-lui de garder la pommade pendant trois heures au moins.

« Toutes ces instructions sont de la plus haute importance et doivent être exécutées à la lettre ;

« 4^e Quelquefois les hommes viennent vous trouver avec quelques égratigures au pénis (coupures par poils) ; les plus fréquentes se rencontrent au frein. Il faut toujours que vous examiniez le pénis de chaque homme pour bien

vous assurer qu'il ne présente pas de ces écorchures. Si l'homme en présente, vous devez lui faire frictionner ce point particulier à la pommade au calomel pendant au moins dix minutes à la montre. Ne pas négliger de passer cinq minutes de plus pour frictionner à la pommade le reste de ses organes.

« Ces petites coupures et égratignures sont très dangereuses en ce qui concerne le mal vénérien et doivent être particulièrement surveillées ;

« 5° Cependant ces petites coupures qui vous sont montrées dans les quelques heures qui suivent les rapports qui les ont produites ne doivent pas être confondues avec la plaie usuelle du pénis, pour laquelle les hommes demandent fréquemment votre avis.

« Vous ne devez en rien intervenir pour ces plaies et dans aucune circonstance y appliquer de la pommade au calomel ou un antiseptique quelconque.

« Au lieu de cela, vous devez dire à l'homme de signaler de suite à son office (infirmérie).

« Si vous essayez de lui donner un conseil ou un traitement, vous ferez beaucoup plus de mal que de bien ;

« 6° Rappelez-vous que votre travail est des plus importants et qu'on espère que vous ferez de votre mieux pour qu'il soit bon ».

Contrôle des traitements prophylactiques et curatifs. — Le contrôle de la station est fait par un médecin-major qui dresse les états et statistiques des traitements prophylactiques. Ces documents sont centralisés en même temps que ceux relatifs aux vénériens. On peut ainsi retrouver, grâce au système des trois fiches si les vénériens déclarés ont passé par la station. Les trois fiches sont ;

1° *Fiche individuelle de prophylaxie.* — Etablie par l'infirmier, signée par lui et par l'homme, elle indique la station prophylactique et le cantonnement, les nom, grade, classe, compagnie, régiment de l'homme, la date et l'heure de l'exposition à la contagion, la date et l'heure du traitement prophylactique.

2° *Fiche individuelle de contamination et de traitement vénérien (syphilis).* — Cette fiche, établie par le médecin du corps, suit l'homme dans ses déplacements.

3° *Fiche d'hospitalisation.* — Un état journalier est dressé des hommes passés dans la station. Il varie, suivant les stations, entre 10, 30, 50 et plus par jour.

Résultats obtenus. — L'application de ces mesures a donné des résultats consignés dans diverses communications. Nous donnons d'après le major H. Young (119 bis) une statistique des cas de maladies vénériennes contractées après le traitement prophylactique :

Nombre d'heures écoulées après le contact douteux.	Nombre de traitements pro- phylactiques.	Nombre de contagions	Pourcentage des contagions
1	1.180	1	0,08
2	1.172	7	0,59
3	521	4	0,77
4	330	2	0,61
5	199	3	1,57
6	321	5	1,58
7	277	6	2,27
8	390	16	4,22
9	283	10	3,62
10	214	11	5,14
Plus de 10 heures :	216	16	7,40
Totaux :	5.103	81	0,58 %

D'autres statistiques (2), (12), (44) montrent que sur 2.426 risques de contagion, il n'y eut que deux infections, alors que d'après les moyennes habituelles on aurait eu au minimum 48 maladies vénériennes. Une autre statistique ne donne aucune infection sur 4.180 hommes qui passèrent par les stations de prophylaxie.

II. *Stations de prophylaxie permanente dans l'armée française.* — Nous avons dit au chapitre précédent que la circulaire Chéron avait été la première prescription relative à la prophylaxie individuelle antivénérienne. Nous avons constaté que les réalisations pratiques, nettement et rigoureusement codifiées, appuyées d'ordres et de consignes, avaient été le fait des Américains.

En effet, ce n'est que le 9 août 1918 que le sous-secrétaire d'Etat au Service de Santé militaire décidait que la prophylaxie antivénérienne individuelle par les stations de prophylaxie, déjà mise à l'essai dans quelques régions, serait généralisée à tout le territoire.

La circulaire ministérielle portait des prescriptions analogues à celles édictées par l'ordre américain cité plus haut. Des conférences seraient faites aux médecins de chaque place sur l'organisation (place, camps, cantonnements, casernes, etc...) de stations prophylactiques permanentes, établies au prorata des besoins locaux, conçues et réalisées tout en tenant compte des contingences particulières suivant un plan et un programme communs, adaptées comme nombre et capacité de rendement au chiffre de la population militaire et à sa répartition.

Le détail de l'installation (local, matériel, médicaments) a fait l'objet de circulaires nombreuses qui, reproduisant

les indications de la circulaire ministérielle, donnaient, selon les cas particuliers pour lesquels elles étaient conçues, des conseils pour faciliter l'installation et le bon fonctionnement des stations.

D'autres circulaires émanées, dans les différentes subdivisions militaires, des techniciens placés à la tête des services de syphiligraphie et de dermatologie, constituent une très riche contribution à l'étude de la prophylaxie antivénérienne et sont de véritables tracts à répandre pour aider à la diffusion des connaissances utiles à la pratique de la prophylaxie.

Nous citons à ce titre une circulaire de M. le Professeur J. Nicolas, de la 14^e région, qui, dans une forme concise et avec beaucoup de clarté, résume des conseils pratiques, touchant le traitement préventif individuel, en indique les divers modes et en rappelle l'efficacité selon le laps de temps dans lequel il est pratiqué :

14^e RÉGION

Service de Santé

GARDEZ-VOUS DES MALADIES VÉNÉRIENNES

Elles peuvent être la source de très grands dangers pour le malade lui-même, pour sa femme, pour ses enfants.

Toute une vie d'inquiétudes et de chagrin peut être la rançon d'un moment de plaisir.

Méfiez-vous de toutes les femmes qui s'offrent à vous, surtout aux abords des gares, dans les cafés. Évitez-les, éloignez-vous d'elles, c'est la meilleure façon d'éviter ces redoutables maladies.

Si malgré les avertissements vous succombez à la tentation, prenez du moins les précautions nécessaires pour diminuer, dans la mesure du possible, les risques de la contagion.

AVANT LES RELATIONS. — *Examinez la femme* ; si elle a des pertes, si sa chemise est souillée, malpropre, si elle a des écorchures ou des plaies, si elle a des glandes aux aines, des boutons sur le corps, allez-vous-en bien vite, elle est très dangereuse.

Sinon, prenez la précaution de vous munir d'une *capote anglaise*, ou du moins de *graisser la verge et le gland* en décalottant bien, avec de la vaseline simple ou de la vaseline au calomel à 30 %. N'urinez pas avant.

APRÈS LES RELATIONS. — *De suite*, sans attendre si peu que ce soit, *urinez abondamment et faites un lavage immédiat et soigneux en décalottant bien*, avec de l'eau, chaude de préférence et du savon si possible. Mais en l'absence même d'eau chaude ou de savon, faites néanmoins ce lavage immédiatement simplement, à l'eau, lavez abondamment. Le fait d'uriner de suite et le lavage immédiat, même à l'eau pure, sont plus importants pour votre protection que toutes les précautions même plus compliquées prises une heure ou deux plus tard.

Ces précautions immédiates de sécurité prises, *vous vous rendrez alors le plus vite possible cependant à la station prophylactique la plus voisine*, infirmerie de votre dépôt ou de votre cantonnement, hôpital militaire voisin, ou poste prophylactique de gare, afin de compléter les mesures de sécurité. *Pour être efficaces, les soins doivent être pris dès la première heure*. Après deux heures, leur valeur est diminuée. Après trois heures, elle est très affaiblie.

Enfin, si plus tard, malgré ces précautions, un accident se déclare, écoulement, plaie, ulcération, il est absolument nécessaire de consulter de suite un médecin.

Professeur J. NICOLAS.

On peut dire que les prescriptions relatives à la prophylaxie antivénérienne dans l'armée française rappellent de très près celles de l'armée américaine. Les stations prophylactiques françaises sont installées dans les mêmes conditions, mais leur emploi n'est pas aussi généralisé.

Cela tient sans doute à ces deux points essentiels : 1° les hommes sont seulement invités à s'y rendre ; 2° il n'y a pas de sanction si des cas de maladies vénériennes apparaissent chez des soldats n'ayant pas passé à la station après le contact.

III. *Des stations de prophylaxie permanentes en milieu civil.* - Il était nécessaire de mettre également des moyens prophylactiques à la disposition des mobilisés, des ouvriers, de la population civile en général, et de prévoir une prophylaxie antivénérienne d'après guerre.

C'est dans ce but que l'Assistance publique a créé quelques stations dans ses hôpitaux.

Nous verrons dans le chapitre suivant ce qui a été commencé en France, et déjà assez poussé en d'autres pays par l'initiative privée.

Tel est actuellement l'état de la question de la prophylaxie publique. On ne peut encore savoir l'étendue et la valeur de ses résultats, sa fondation étant encore trop récente. L'étude de l'hygiène sexuelle et des moyens préventifs contre les maladies vénériennes est difficile à propager pour aboutir à une bonne éducation du public. Des idées de fausse pudeur et des préjugés enracinés font un obstacle à la diffusion de toutes les données d'hygiène sexuelle. Il est à souhaiter que, devant l'évidente nécessité de parer au péril vénérien, on s'habitue à enseigner de bonne heure les moyens de lutte contre le mal et les résultats qu'on peut en espérer.

De plus, dit M. Gastou (42), la prophylaxie n'aura la plénitude de son efficacité que le jour où elle pourra être appliquée normalement et naturellement par la femme.

être imposée aux prostituées libres et aux maisons de tolérance. De ce côté-là tout est à faire.

IV. *Prophylaxie privée des maladies vénériennes.* — La prophylaxie privée, intime, discrète, à la portée de tous à chaque instant et dans tous lieux, ne soulève pas les mêmes objections et critiques, dus au manque d'éducation hygiénique sexuelle, qui semblent gêner le développement de la prophylaxie publique.

La prophylaxie privée emploie les mêmes moyens que la prophylaxie publique dans les stations.

1° Elle cherche à faire l'éducation du public au point de vue de l'hygiène générale et de l'hygiène sexuelle en particulier : en montrant les effets des maladies vénériennes sur l'individu et leur répercussion sur la famille et la société ; en signalant leur caractère contagieux ; en indiquant et mettant en œuvre tous les moyens moraux, sociaux et hygiéniques ayant pour but de s'en préserver ; en insistant surtout sur la nécessité de se soigner si on est contaminé.

2° Elle cherche à vulgariser la connaissance et à généraliser l'usage de tous les préservatifs utiles, notamment en cherchant à obtenir la vente à des prix abordables ou même la cession gratuite de nécessaires, trousses, tubes prophylactiques, délivrés avec les indications de leur mode d'emploi et des résultats qu'on peut en attendre, si on se conforme strictement aux prescriptions indiquées.

En Amérique et en Angleterre. — On a compris la nécessité de rendre cette lutte efficace par la multiplication

des efforts. Les procédés de vulgarisation des connaissances utiles pour lutter contre l'alcoolisme, la tuberculose et le péril vénérien sont largement employés par des associations nombreuses officielles ou privées.

On peut signaler en Amérique la « Y. M. C. A. », « The Illinois Vigilance Association », « The office of the Surgeon general of the Army », « The American Social Hygienic Association », « The New-York social Hygienic Society » et surtout le département de Health City of New-York qui concentre les statistiques (88) et dirige le mouvement (51, 52, 53, 56, 59, 65, 71).

En Angleterre, on peut citer « The Royal Commission ou venereal diseases », « The national council for combating venereal diseases », « The Association for moral and Social hygiene », « The New-Zeland Soldieres medical Club », etc., etc... (67).

Toutes ces associations font la vulgarisation intensive qui peut seule aboutir à l'éducation de la masse. Partout où le soldat anglais ou américain passe ou séjourne, il sait où trouver les moyens de se soigner parce que ces associations font distribuer des cartes postales, des circulaires, des tracts et des avis portant toutes indications utiles.

Nous devons signaler dans les moyens de ces associations pour assurer la lutte antivénérienne des nécessaires, troussees ou autres tubes prophylactiques que l'on délivre gratuitement.

Voici, d'après le Dr Gastou (42), la description d'un des nécessaires utilisés dans le corps expéditionnaire de la Nouvelle-Zélande. Deux notices accompagnent ces nécessaires (outfits).

La première notice rappelle les dangers de la syphilis

pour l'individu et la famille (mari, femme qui peut rester infirme, enfants dégénérés) et conseille le traitement prophylactique à la station.

La deuxième notice indique en *première page* que les capsules protègent à la fois contre la syphilis et la blennorrhagie, si on les emploie avant les rapports ; contre la syphilis seulement si on ne les emploie qu'après. Le mieux est de s'en servir avant et après. *En deuxième page* est indiquée la façon de se servir des tubes ou capsules : piquer l'extrémité avec une épingle, introduire l'extrémité dans l'urèthre et presser le tube pour faire entrer de la pommade dans le canal, enduire le pénis de pommade en repoussant la peau du prépuce et en frictionnant. Veiller à ce que l'extrémité du pénis soit recouverte de pommade. Cette opération peut être faite chez soi, mais il ne faut pas laver, ni mouiller le pénis avant le rapport. L'emploi additionnel d'un préservatif est recommandé. — *En troisième page*, on rappelle qu'après le rapport il faut se laver au savon et à l'eau, faire, s'il y a un cabinet de toilette, une injection uréthrale, sinon laver au permanganate (un comprimé pour un verre d'eau) le pénis et les parties exposées à la contagion. Après avoir séché le pénis, remettre de la pommade au calomel avec le tube. — *En quatrième page*, on insiste sur l'utilité et la nécessité du lavage et de la propreté. — Il existe aussi des nécessaires pour les femmes, les notices y sont jointes ; de plus, on ajoute cette recommandation : « Si vous suivez les prescriptions indiquées plus haut, vous vous préserverez vous et les autres du mal, des souffrances et des dépenses et : vous aiderez à la victoire. Souvenez-vous que si vous avez la maladie, non seulement vous vous nuisez gravement à

vous-même, en retardant le traitement, mais encore vous aidez l'ennemi en rendant nos soldats incapables de se battre.

Mistress Root, secrétaire honorable des troupes néo-zélandaises et australiennes, après enquête sur la meilleure prophylaxie, préconise les mesures suivantes : 1° Utilisation de la pommade au calomel, ou à défaut vaseline ou lanoline avant les rapports ; 2° Urine après les rapports ; 3° Lavage au savon et à l'eau ; 4° Friction au calomel, injection uréthrale à l'argyrol.

Elle a communiqué les statistiques suivantes :

A Port-Saïd : 9.000 soldats, 14 contaminations.

Camp de Portsmouth : 10.000 soldats, 2 infections.

Baraqué de Chelsea : 1.000 hommes, 27 cas.

À Londres, d'août 1917 à mars 1918 ont passé 30.000 permissionnaires ; en août et septembre 1917, pas de prophylaxie : 1.038 infections, soit 20 pour 100 ; de novembre 1917 à mars 1918, prophylaxie, moins de 3 pour 100 de contagions.

II. *En France.* — Le mouvement est moins accentué, mais il s'est développé avec la guerre.

Le seul groupement d'avant guerre qui ait tenté quelque action publique est la Société de Prophylaxie sanitaire et morale fondée en 1901 par M. le Professeur Fournier. Mais cette Société est ignorée du grand public et manque de moyens d'action sur les pouvoirs publics.

Ce mouvement de prophylaxie est en voie de développement, semble-t-il. Un Comité s'est fondé sous l'impulsion de MM. Paté et Doizy, sous le nom de « Comité national

de l'éducation physique et sportive et de l'hygiène sociale ». Il comprend une Commission de prophylaxie anti-vénérienne qui a pour but de rechercher les moyens prophylactiques, de coordonner les efforts des administrations publiques, des initiatives privées et du corps médical,

Les efforts des deux sociétés énumérées ci-dessus ont tendu à rendre plus facile l'emploi des médicaments préconisés, notamment en demandant l'inscription au Codex de la pommade au calomel qui pourra être ainsi délivrée sans ordonnance, — en préconisant la création de cabines prophylactiques dans les facultés, les hôpitaux.

Mais il faut signaler de façon toute particulière la demande que soit organisé pour les grands jeunes gens des pensions et des écoles un cours d'hygiène sociale où seraient indiqués les dangers, la prophylaxie et le traitement des maladies vénériennes.

Nous terminerons cette étude en disant que nous avons nous aussi des troussees et des nécessaires prophylactiques affectant toutes les formes et toutes les apparences. L'ingéniosité de nos fabricants s'est heureusement affirmée pour permettre le port facile de cette nouvelle arme qui, si elle se montre à des yeux indiscrets, est susceptible de ne laisser voir que l'apparence innocente d'une boîte d'allumettes, d'une bonbonnière, d'un briquet, etc..., etc... Leur contenu est celui du modèle des Anzacs (calomel et permanganate).

Le prix de ces nécessaires est variable ; mais il paraît souhaitable qu'il devienne des plus modiques, de façon à permettre à tous de les utiliser. M. Gougerot (43) a émis le vœu que la direction de l'Assistance et de l'Hygiène publique fasse étudier et fabriquer en grand un modèle popu-

laire et le vende à prix coûtant aux prostituées, aux municipalités, aux organisations ouvrières et aux pharmaciens (en spécifiant le prix de vente).

Mais, ajoute cet auteur, quelque intéressants que soient ces essais, il faut se persuader que le succès dépend avant tout de la propagande. Le public français est trop peu éduqué à ce point de vue : il est indispensable de faire une propagande patiente, prolongée, répétée, par tous les moyens, dans tous les milieux, pour faire comprendre la gravité des maladies vénériennes et enseigner les moyens de les éviter.

CONCLUSIONS

I. Les méthodes de prophylaxie individuelle antivénérienne, tour à tour pratiquées sans aucune base scientifique par des charlatans ou négligées pour diverses raisons, sont entrées aujourd'hui dans le domaine de la pratique.

II. Tout en admettant que la formule définitive n'est pas encore trouvée et qu'il n'est pas de moyen infaillible de se préserver de la syphilis, on est d'accord pour reconnaître que les préservatifs mécaniques, le lavage soigneux à l'eau et au savon immédiatement après les rapports et l'emploi des préservatifs chimiques constituent une barrière sérieuse contre la contagion vénérienne. On ne saurait trop insister sur la valeur du lavage au savon, tout de suite après le contact.

III. Les résultats sont suffisamment encourageants pour engager à continuer les recherches et pour autoriser à placer les méthodes de prophylaxie individuelle antivénérienne au premier rang des mesures à mettre en œuvre pour lutter contre la syphilis.

Vu :

LE DOYEN,
HUGOUNENQ.

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
NICOLAS.

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 19 Juin 1919.

Pour le Recteur et par délégation :

LE VICE-PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
DEPÉRET.

BIBLIOGRAPHIE

1. ABBOTT (A. W.). The control of venereal diseases, the diagnosis of syphilis ; its treatment by novarsenobenzol, mercury and iodide of potassium. — *Lancet*, Lond. 1918, t. 1 pp. 269-307.
2. An act for the prevention of venereal diseases in Ontario. — Dominion M. Mouth. — Toronto 1918, t. L. p. p. 71-78.
3. ALBAREL. Comment on se préservait de l'avarie au xvi^e siècle. *Chronique médicale* 1906, p. 686.
4. ASSALINI. Essai médical sur les vaisseaux lymphatiques, avec les moyens de prévenir les effets des substances vénéreuses comme la salive du chien enragé, le venin de la vipère, le virus vénérien. Turin, 1787.
5. ASTRUC. De morbis veneris, 1736.
6. AZOULAY. Société de prophylaxie sanitaire et morale, 10 mars 1919.
7. BALZER. La prophylaxie antivénérienne par les administrations civile et militaire. (*Pressé médicale*, 13 janvier 1916). — Prophylaxie et traitement des maladies vénériennes en temps de guerre. (*Presse médicale*, 14 octobre 1915).
8. BAYFORD (Thomas). The effects of injection into the urethra, and the use and abuse of these remedies in the cure and prevention of the virulent gonorrhea. London, 1773.
9. BERNHEIM. Lutte contre l'avarie. Revue générale de clinique et de thérapeutique (18 avril 1908). — Toilette antiseptique des organes génitaux avant et après les rapports comme mesure prophylactique. — Appel aux conseils d'hygiène (*Journal des Praticiens*, 7 mars 1914).
10. BERTHERAND et DUCHESNE. Des boyaux dits préservatifs, de leur fabrication et de leur influence sur le développement de la maladie vénérienne. Lyon, 1877, 8^o 24 p.
11. BILLARD (Max). Un savon antisymphilitique sous la Restauration. — *Medicina*, nov. 1910.
12. BLACK (J.-T.). The work of the Connecticut State Department of Health in the prevention of venereal diseases. Proc. Connecticut. M. Soc. N-York, 1918, t. CXXV, p. 104-108.
13. BONNET (G.). Etude sur la prophylaxie de la syphilis. Thèse de Lyon, 1904.
14. BORY. Considération sur la prophylaxie vénérienne. (*Presse Médicale*, 10 février 1919).

- 15 BOURRU. L'art de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes.
16. BRASSAVOLUS (Antonius Musa). Examen omnium looch... id est pulverum, aquarum, oleorum, quorum apud Ferrariensis pharmacopolas usus est. Acc. de morbo gallico tractatus. Venetiis, 1553.
17. BRÉMOND FÉLIX. Le médecin Condom a-t-il existé ? (*Médecine illustrée*, avril-mai 1901).
18. CABANÈS. Les indiscretions de l'histoire, 1903, p. p. 111-119. (Affaire Guilbert de Préval).
19. CALDERON LUNA. Memoria dirigida al augusto congreso español sobre el metodo de extinguir la lue venerea de la especie humana. Madrid, 1822.
20. CALDERON DE LUNA. Exposé des expériences publiques et authentiques faites à l'hôpital des Vénériens de Paris pour contrôler l'effet de la poudre de toilette, préservatif de la contagion vénérienne. (Paris, 1831).
21. CARLE. Quelques réflexions prophylactiques sanitaires et morales. — *Lyon Médical*, 9 février 1908.
22. CARLE. Conseils d'un médecin. Comment se défendre des maladies vénériennes, in-12, Lyon.
23. CASANOVA. Mémoires. Ed. Flammarion, Paris.
24. DE CÉZAN. Manuel antisypilitique, Paris, 1774.
25. CIRILLO. Osservazioni pratiche intorno alla lue venerea. Napoli, 1783.
26. CHASTANG. De la prophylaxie des maladies vénériennes dans la division navale d'Extrême-Orient. *Presse médicale*, 22 avril 1914.
27. COMMENTAIRES de la Faculté de Paris, 2 vol.
28. CULLERIER. Dict. des sciences médicales, 1820-21. Art. syphilis.
29. DELAUNAY (Paul). Le monde médical parisien au XVIII^e siècle. Thèse de Paris, 1906.
30. DESAULT (Pierre). — Dissertation sur les maladies vénériennes contenant une méthode de les guérir sans flux de bouche, sans risque et sans défense. Avec deux dissertations, l'une sur la rage, l'autre sur la phtisie. Bordeaux, 1733.
31. DIDAY. Exposition critique et pratique des nouvelles doctrines sur la syphilis. Paris, 1858.
32. DUEHREN. Le marquis de Sade et son temps, Berlin-Paris, 1901, p. 211.
33. DUPUY. Quelques considérations sur les méthodes préventives de la syphilis. Thèse de Paris, 1907.

34. ESPION ANGLAIS (L') ou correspondance secrète entre Milord All'eye et Milord All'ear. Londres, 1784, t. III, lettre 5.
35. ETTMÜLLER. De lue venerea. Francofurti ad Moenum. 1697.
36. FALCK. A treatise on the venereal disease. London, 1772.
37. FALLOPIO. De morbo gallico. 4° 1564.
38. FERDY (Hans). Contribution à l'étude historique du « Caecalcondum » *Zeits f. Bekany fung der geschlechts-Krankheiten*, 1905. Trad. par le Dr Klotz-Forest. *Chronique médicale* 1905, p. 535.
39. FORD (C.-S.). Venereal prophylaxis stool. *Mil. Surgeon*, Wash., 1918, t. XLII, p. 499.
40. FORDYCE (Georg.) The venereal disease. London, 1784.
- 40 bis. FOURNIER. Pour nos fils quand ils auront dix-huit ans.
— Pour nos filles, quand leurs mères le jugeront nécessaire.
41. GAMBIER. Quelques considérations sur la prophylaxie anti-vénérienne individuelle. *Ann. des mal. vénériennes*, février 1919.
42. GASTOU. Le péril vénérien et l'hygiène sociale. Les stations de prophylaxie permanentes publiques et les moyens de préservation privés contre les maladies vénériennes. *Bul. méd.*, 21 novembre, 14 décembre 1918.
43. GIRTAEUER. Abhandlung über die venerische Krankheit. Göttingen, 2 vol., 1788.
44. GOLDWATER (A.-L.). The control of venereal diseases. *Med. Rev. of Rev.*, N-York, 1918, t. XXIV, pp. 129-131.
45. GOUGEROT. Prophylaxie avant et après. *Ann. des maladies vénériennes*, sept. 1918.
— Les trois procédés de prophylaxie « après » et trois modèles de nécessaires prophylactiques individuels. *Ann. des mal. vénériennes*, février 1919.
46. GOUGEROT. La lutte antivénérienne en milieu civil. Ce qu'elle doit être. *Journ. de méd. et de clin. pratiques*, 10 mars 1919.
47. GRANJUX. Prophylaxie antivénérienne. *Journ. de méd. et de clin. pratiques*, 25 avril 1919.
48. GUIARD. Syphilis et blennorrhagie. 2 vol., Paris, 1905.
— La prophylaxie antisiphilitique, sa valeur, ses procédés pratiques. *Journ. de médecine de Paris*, 29 octobre 1910.
49. HARRISON. La prophylaxie des maladies vénériennes et le traitement abortif de la blennorrhagie. *The Practitioner*, mars 1919.
50. HERICOURT. Les maladies des sociétés. Paris, 1919.
51. HODGINS (F.-E.). Interim report on venereal diseases and their prevention. Toronto, 1918, 21 p., in-8°.

52. HOLCOMB (R.-C.). Have we devised an effective medical propaganda of venereal prophylaxis ? *Soc. Hyg.*, Balt., 1918, t. IV, pp. 47-70.
53. HOOKER (E.-H.). A criticism of venereal prophylaxis. *Soc. Hyg.*, Balt., 1918, t. IV, pp. 179-196.
54. HORNE (DE). Exposition raisonnée des différentes méthodes d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes, précédé de l'examen des préservatifs. 8°, Paris, 1774.
55. HUNTER. Traité des maladies vénériennes. Paris, 1787.
56. IRVINE (H.-G.). The warfare in Minnesota against venereal diseases. *Journal Lancet*, Min. neap., 1918, t. XXXVIII, p. 347.
57. JANET (J.). Prophylaxie de la blennorrhagie chez l'homme. *Journ. d'urologie*, 1913, n° 2.
58. JEANNEL. De la prostitution dans les grandes villes. 1860.
59. KELLEY (E.-R.). The Massachusetts venereal disease program ; repressive measures. *Boston M. et S. J.*, 1918, CLXXVIII, p. 208.
60. KIDD (Frank). In final rapport of royal commission on venereal diseases. 1916.
61. KLOTZ-FOREST. Le condom dans l'antiquité. *Chronique médicale*, 1905, p. 141.
62. LAGNEAU (Fils). Mémoire sur les mesures hygiéniques propres à prévenir la propagation des maladies vénériennes. *An. d'hygiène publique et méd. légale*. Paris, 1855, 2° série IV, pp. 298-317, V. pp. 21-68, 241-281.
63. LANGLEBERT. Traité théorique et pratique des maladies vénériennes. 1864.
- 63 bis. LEFEBURE DE ST-ILDEFOND. Mémoires cliniques sur les maladies vénériennes. Utrecht, Paris, Londres, 1780. 2 vol.
64. LE PILEUR. Les préservatifs de la syphilis à travers les âges. In-8, 29 pages. Paris, 1907. (Extrait des *Annales des maladies vénériennes*, 1907).
65. LISSER (H.). The prevention of congenital syphilis by anti-luetic prenatal therapy. *Calif State J. M.*, San-Fran., 1918, t. XVI, p. 384-388.
66. KONIGSTEIN (H.). Die Bedeutung der Disposition für die Entstehung und den Verlauf der Syphilis. *Med. Klinik*, Berl., 1918, t. XIV, p. 505.
67. LOMAX (M.). The prevention of venereal disease, *Med. Press*, Lond., 1918, N. S., t. CV, pp. 258-260.
68. MC CULLOCH (J.-W.-S.). The venereal disease Prevention Act of Ontario, Canada. *Am. Med.*, Burlington, 1918, t. XIII, p. 288.

69. MAISONNEUVE. Expérimentation sur la prophylaxie de la syphilis. Thèse de Paris, 1906.
70. MALON (DE). Essai sur neuf maladies également dangereuses, l'apoplexie, la paralysie, l'asthme, la pulmonie, le catarrhe, le rhumatisme, la vérole, la goutte et la pierre, avec un préservatif assuré des maladies vénériennes. Paris, 1770.
71. MARSH (E.-H.). A plan for the prevention of venereal diseases in New-York State. *N-York, M. J.*, 1918, t. CVII, p. 1178.
72. MARSHALL. La prophylaxie des maladies vénériennes. *The Practitioner*, mars 1919.
73. MASSA (Nicolas). Liber de nurbo Gallico noviter editus. Venetiis, 1532.
74. Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres.
75. MÉRAT. Dict. des sciences médicales, 1820-1821. Art. Reuigotes.
76. METCHNIKOFF. La syphilis expérimentale. *Acad. de Médecine*, 8 et 15 mai 1906.
— Sur la prophylaxie de la syphilis. *Ann. de l'Institut Pasteur*, 1907.
77. MILIAN (G.). La Croix-Rouge américaine et la lutte contre les maladies vénériennes, *Paris Médical*, 24 mai 1919.
78. MURERO (G.). Servizio collegato di cura e prevenzione anti-venerea in Udine. *Gior. ital. d. mal. ven.*, Milano, 1918, t. LIX, pp. 5-22.
79. NICOLAS (J.). La syphilis expérimentale. Rapport au congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences. Lyon, août 1906.
— Gardez-vous des maladies vénériennes. Circulaire du S.S. de la 14^e région.
80. NOIR (J.). A propos d'un nouveau procédé de prophylaxie de la syphilis. L'exemple de Jenner. *Progrès médical*, 28 juillet 1906.
81. NYSTEN-LITTRÉ. Dictionnaire de médecine. Art. Condom.
82. OSLER. La campagne contre la syphilis. *Lancet*, 1917, 1. 789.
83. PALMARIUS (Julius). De morbis contagiosis libri septem. Ad. amplissimum senatum Parisiensem. Parisiis, 1578.
84. PARÉ (Ambroise). Œuvres, seizième livre, traitant de la grosse vérole, dite maladie vénérienne, et les accidents qui adviennent à icelle.
85. PARENT-DUCHATELET. De la prostitution dans la ville de Paris, 3^e éd., 1857, Paris.

86. PLAUCZOLLES (Sicard de). L'office prophylactique ou dispensaire intégral d'hygiène sociale. Congrès interallié d'hygiène sociale. Paris, 22-26, avril 1919.
87. POWER W. Sidgwick. New sydenham society's Lexicon, vol. II, 1882 (cité par G. Pernet. Note sur les préservatifs de la syphilis à travers les âges. *Ann. des mal. vénériennes*. Paris, 1907, p. 740-741).
88. Practical venereal prophylaxis. *Internat. J. Surg.*, New-York, 1918, t. XXXI, p. 176.
89. PRESSAVIN. Traité des maladies vénériennes. Genève et Lyon, 1773.
90. PROKSCH. Les mesures prophylactiques contre les maladies vénériennes. Vienne, 1872.
PROKSCH. Die Litteratur über die venerischen Krankheiten, Bonn, 1889-1900. 6 vol. in-8.
91. QUEYRAT. Rapport sur l'organisation des services annexes, le recrutement, l'instruction, et la nomination du personnel des services annexes. Congrès interallié d'hygiène sociale. Paris, 22-26 avril 1919.
92. RANCHIN. Traité de l'origine, nature, causes, signes, cure et préservation de la vérole. Lyon, 1640.
93. RENAUT. A propos de la prophylaxie des maladies vénériennes autres que la syphilis. *Presse médicale*, 5 juin 1913.
94. Revised rules and regulations of the state Board of health for the prevention of venereal diseases. *Kentucky M. J.*, Bowlin-Green, 1918, t. XVI, pp. 285-287.
95. RICORD. Traité des maladies vénériennes, 1838.
96. ROGER (H.) et RIVES (A). Les précurseurs du Dr Metchnikoff. *Chronique médicale*, 1906, p. 590.
97. ROUDIBILIS. Quelques considérations historiques sur l'origine et l'usage de la redingote d'Angleterre à travers les siècles. *Progrès médical*, 8 février 1919.
98. ROSS (T.-W.). Practical prevention of venereal disease in the male. *Urol. a. Cutan. Rev.*, Saint-Louis, 1918, t. XXII, p. 393.
99. RUDICUS (Eustache). De morbo gallico Venetiis, 1604.
100. SABOURAUD (R.). Prophylaxie des maladies vénériennes aux armées. *Presse méd.*, Paris, 1918, t. XXVI, pp. 111-113 (annexé).
101. SALMON. Comment se défendre contre les maladies vénériennes. *Bul. médical* n° 37, 1906.
— La prophylaxie de la syphilis. *Journ. de méd. de Paris*, 26 nov. 1910.
102. SAWYER (W.-A.). The California program for the prevention of venereal diseases. *Soc. Hyg.*, Balt., 1918, t. IV, pp. 25-37.

103. SCHWARTZ (L.). Venereal prophylaxis again. *Mil. Surg.*, Wash., 1918, t. XLII, pp. 567-570.
104. SNOW (W.-F.). Control of venereal diseases in the United states Army. *Wash. M. Ann.*, 1918, t. XVII, p. 254.
105. STARKEY (F.-R.). Prophylaxis of venereal disease. *J. Mich. M. Soc.*, Grand Rapids, 1918, t. XVII, pp. 82-84.
106. SWEDIAUR. *Traité complet sur les symptômes, les effets, la nature et le traitement des maladies syphilitiques*. Paris, 1805, 5^e éd., 2 vol. 8°.
107. The control of venereal diseases. *Pub. Health Rep.*, Wash., 1918, t. XXXIII, pp. 1-3.
108. The Fight against venereal infection. *Boston M. a. S. J.*, 1918, t. CLXXVIII, pp. 612-614.
109. The present status of venereal prophylactics. *Boston Med. a. surg. J.*, 1918, t. CLXXVIII, pp. 679-681.
110. THOMPSON (A.-W.). Civilian and military* methods for combating venereal diseases. *Internat. J. Surg. N.-Y.*, 1918, t. XXXI, pp. 91-93.
111. TORQUET. Les précurseurs de Metchnikoff. *Chronique médicale*, 1906, p. 687.
112. TORRES (T.). Prophylaxis da syphilis e doenças venéreas. *Brazil med.*, Rio de Janeiro, 1918, t. XXXII, p. 139.
113. TOURREIL. Metchnikoff et la grande avarie. *Chronique médicale*, 1906, p. 412.
114. TURNER. Syphilis. A practical dissertation on the venereal disease. Londres, 1717. 8°, 3^e éd. 1727.
115. UZANNE (O.). Correspondance de M^{me} Gourdan, dite la Petite Comtesse. Bruxelles, 1883.
116. Venereal disease law (Texas). — *Southwest med.*, El Paso, 1918, t. II, pp. 1-5.
117. Venereal disease law. *Texas State, J. M.*, Fort Worth, 1918, t. XIX, p. 24.
118. WALLFIED (J.-M.). Congenital syphilis and the doctor. *N.-York, M. J.*, 1918, t. CVII, pp. 277-279.
119. WARREN (J.) Nouvelle méthode également prompte et facile pour guérir la gorrhée virulente, et pour s'en garantir, à laquelle on a joint l'examen chimique d'un remède appelé eau antivénérienne préservative. Paris, 1771.
- 119 bis. YOUNG. *The medical Bulletin*, mai 1919.
120. ZIGLER (M.). A plea for prophylaxis against the chancre, in cases of trauma, herpes preputialis, verruca, etc. *Am Med.*, Burlington, 1918, n. s. t., XIII, pp. 486-490.
121. ZILGIEN. Quelques réflexions au sujet de la thèse du Dr Maisonneuve. *Chronique médicale*, 1906, p. 531.

LYON

Imprimerie du *Salut Public*

71, Rue Molière

87.486 bis

